

quelques lignes, qu'un silence de désapprobation accueillit, puis elle retourna vers le secrétaire, plia la lettre et écrivit l'adresse.

Quand elle releva son front incliné, elle se trouva seule avec son grand-père qui, après le violent effort qu'il venait de faire, était retombé dans un anéantissement profond.

Elle s'approcha de lui, s'assit et demeura silencieuse, tournant machinalement entre ses doigts ce papier où elle avait elle-même consigné sa destinée.

Sa conscience lui rendait un bon témoignage ; elle s'applaudissait d'avoir osé se montrer énergique, d'avoir résisté en face et victorieusement à ce tyran domestique qui se faisait plutôt craindre qu'aimer. Mais les victoires de ce genre blessent plus certains cœurs qu'elles ne les satisfont, et le ressentiment mortel que la jeune fille devinait chez Raoul l'attristait profondément. Elle frissonnait en se rappelant l'expression de son regard : les autres me pardonneront, pensait-elle ; lui ne me pardonnera jamais. Et elle se rappelait les rares moments où il avait été pour elle bon jusqu'à la tendresse, elle pensait à ses brillantes qualités et elle souffrait de cette trop évidente désaffection.

N'osant laisser son père seul, elle pouvait se plonger à l'aise dans ses tristes réflexions. L'entrée de Mlle Hortense vint la délivrer de sa surveillance et lui rappeler la lettre qu'elle devait faire partir à la villa Bruyère.

— Seigneur, ma fille ! s'exclama la vieille demoiselle, ils sont tous furieux après toi : Eugène jure comme un soudard, Joséphine ne parle plus.

— Et Raoul, ma tante ?

— Raoul est dans la bibliothèque.

Cette réponse faisait peu connaître la situation d'esprit de Raoul, mais Hippolyta n'en demanda pas davantage,

Elle sortit sur la pointe des pieds et monta lentement le large escalier. Arrivée au fond d'un corridor sombre, elle s'arrêta tout émue devant une porte sur laquelle le mot : Bibliothèque, était écrit en caractères gothiques.

Il lui en coûtait beaucoup de paraître en suppliante devant l'ogueilleux Raoul. Mais l'amitié de la parente et l'humilité de la chrétienne l'emportèrent. Elle frappa un coup timide et entra, la figure empreinte d'un désir de conciliation.

Au milieu du vaste appartement, il y avait une table carrée, massive, sur laquelle étaient jeté pêle-mêle les ouvrages qui faisaient la lecture favorite de Raoul. C'étaient des brochures et des livres traitant généralement des établissements de crédit et des questions relatives à l'industrie et aux finances.

En voyant entrer sa nièce, Raoul, qui lisait, ne manifesta aucune surprise. Hippolyta venait souvent chercher pour sa tante Hortense, sur les rayons poudreux, les romans de chevalerie égarés parmi les livres de voyages qui faisaient le fond de cette bibliothèque d'armateurs et de marins.

La jeune fille s'approcha tout près de lui.

— Raoul, dit-elle de sa voix la plus caressante, je voudrais te parler.

Il posa le livre qu'il tenait et la regarda durement :

— Vous ! dit-il.

Ce mot : vous, substitué de sang-froid au tutoiement amical dont ils avaient tout jeunes contracté l'habitude, siffla entre ses dents, et, comme un trait aigu, vint frapper Hippolyta au cœur.